

Une semaine, un livre

N°365, 5 Juillet 2020

Une autre mer

Claudio Magris

Un altro mare

Traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau

1991, Gallimard 1993, folio 2011

129 pages

La disparition de Majorana

Leonardo Sciascia

La Scomparsa di Majorana

Traduit de l'italien par Mario Fusco

1975, Les Lettres Nouvelles 1977, Allia 2020

111 pages

En 1910, Enrico Mreule (1886 – 1959), part vivre en Patagonie juste après ses études de philosophie à Trieste. Il y apprend le suicide de son ami et maître, le philosophe Carlo Michelstaedter (1887 – 1910). Fidèle à leurs idées, il traversera le siècle sans s'y engager.

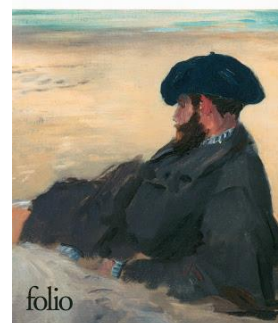
Avec *Une autre mer*, Claudio Maris raconte l'histoire, d'un philosophe qui, par respect pour les réflexions qu'il avait eues alors étudiant, refuse d'entrer dans la vie sans pour autant la quitter. Il ne se marie pas, il reste extérieur à la politique et à la vie sociale, hors du temps en gardant son statut de professeur alors que passent les guerres et les crises politiques et sociales.

Claudio Maris est un écrivain essayiste autant que romancier. Ses œuvres se situent à la croisée du roman et de la chronique historique et philosophique. À partir d'une personnalité extraordinaire comme celle de Mreule, il explore les mystères de la vie, les dédales de la pensée, les affres de l'angoisse, les abîmes du temps, la disparition et la permanence, le gouffre de la responsabilité... Grand érudit, son texte est ponctué de citations en grec et en latin autant qu'en allemand. *Une autre mer* est une lecture exigeante qui force le respect tant on y perçoit un esprit fécond, cherchant sans cesse une vérité sans se leurrer sur son existence.

La Disparition de Majorana est également un essai qui s'empare d'un fait historique pour réfléchir sur le monde. Ettore Majorana (1906 – 1959 ?) était un grand physicien. Il a travaillé avec Enrico Fermi (1901 – 1954) et Heisenberg (1901 – 1976) tous deux à l'origine des travaux ayant mené à l'élaboration de la bombe atomique. À 32 ans, il disparaît, on croit à son suicide en mer, mais rien n'est certain. Avec cet exemple, Leonardo Sciascia démontre brillamment les questions de la responsabilité des chercheurs face à une découverte comme la fission nucléaire. Le génial Majorana n'a-t-il pas supporté l'idée de la bombe ? S'est-il retiré du monde dans un couvent ? Leonardo Sciascia écrit un texte érudit et passionnant.

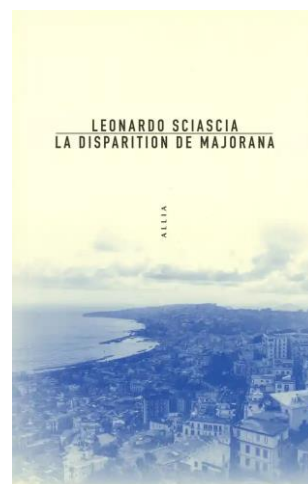
Claudio Magris

Une autre mer



LEONARDO SCIASCIA
LA DISPARITION DE MAJORANA

ALLIA



Une semaine, un livre

Éléments biographiques

Claudio Maris est né en 1939 à Trieste. À la fin de ses études et avec une thèse en littérature allemande, sur le « Mythe de l'Empire dans la littérature autrichienne », il devient enseignant à l'université de Trieste et à celle de Turin. Il commence très vite à publier et à travailler comme chroniqueur pour *Il Corriere della Sera*. En 1986, son livre *Danube* connaît un grand succès, non démenti par la suite. Il est sénateur de 1994 à 1996. Il a écrit 24 essais et 9 romans.



Leonardo Sciascia est né en 1921 près d'Agrigente en Sicile et mort en 1989 à Palerme. Il commence sa vie professionnelle comme instituteur. Puis en 1956, il publie son premier roman et devient ensuite fonctionnaire du ministère de l'Éducation. À partir de 1970, il se consacre à l'écriture et au journalisme pour *El Corriere della Sera*, et à la politique. Il a publié 11 romans, 8 recueils de nouvelles et de poésie, et 23 essais.



Extraits :

.....

Les pages sont par terre. Il pose une pierre dessus pour qu'elles ne s'envolent pas, peut-être devraient-elles disparaître dans le vent. Dans cette mission qui lui tombe dessus, il y a un malentendu et il est trop tard pour l'élucider ; là oui la mort compte, elle n'a pas de pouvoir sur la vérité mais elle est l'arbitre de tous les malentendus et de toutes les erreurs de direction auxquelles on ne peut échapper. Les hommes ne sont pas tristes parce qu'ils meurent, a dit Carlo, ils meurent parce qu'ils sont tristes.

Il regarde le croquis que Carlo a dessiné dans son dialogue, quatre cercles sécants déterminant des aires communes. Dans le cercle du bonheur, à gauche, dans une sorte d'ouest, il y a l'intersection de la liberté, du non-besoin ; oui, là-dedans, dans cet espace blanc, Enrico se retrouve. Mais l'arc qui ferme cet espace se continue et forme un autre cercle en bas, au sud, le cercle de la mort. Le non-besoin, la liberté, est une intersection commune aux deux cercles, celui du bonheur fondé sur l'être et sur la valeur, qui ne demande rien parce qu'il est, et celui de la mort, qui ne demande rien elle non plus, parce qu'elle n'est pas.

Enrico regarde la courbe de l'horizon, le bord mobile mais distinct du troupeau, le morceau de terre couvert de planches de bois qui appartient au monde ouvert de la prairie et au monde clos de la cabane ; partout des frontières séparent et unissent quantité de choses différentes. Peut-être que Carlo s'est trompé ; Enrico est à la frontière, comme à Gorizia, mais il ne sait pas de quel côté, dans quel cercle, si c'est à la frontière sud-est du bonheur ou à la frontière nord-ouest de la mort.

(Une autre mer)

.....

Sans le savoir, sans en avoir conscience, comme Stendhal, Majorana tente de ne pas faire ce qu'il doit faire, ce qu'il ne peut pas ne pas faire. Directement et indirectement, grâce à leurs encouragements et à leurs exemples, Fermi et les « garçons de la via Panisperna » l'obligent à faire quelque chose. Mais il le fait par plaisanterie, par pari. Avec légèreté, avec ironie. Avec l'air de quelqu'un qui, dans une soirée entre amis, s'improvise jongleur, prestidigitateur : mais qui se retire dès que les applaudissements éclatent, s'excuse, dit que c'est un jeu facile, que n'importe qui peut le faire. Obscurément, il sent, dans chaque chose qu'il découvre, dans chaque chose qu'il révèle, un pas qui le rapproche de la mort ; et que « la » découverte, la révélation complète de l'un des mystères que lui confie la nature, sera la mort.

(La disparition de Majorana)